Centre dramatique national de Saint-Denis

DIRECTION JULIE DELIQUET

REVUE DE PRESSE

DÉSOBÉIR

JULIE BERÈS

hottello

17 NOVEMBRE 2018

Désobéir, collecte des témoignages et texte de Julie Bérès et Kevin Keiss, avec la participation d'Alice Zeniter, conception et mise en scène de Julie Bérès

Crédit photo : Willy Vainqueur

Désobéir, collecte des témoignages et texte de ***Julie Bérès*** et ***Kevin Keiss***, avec la participation d'***Alice Zeniter***, conception et mise en scène de ***Julie Bérès***

Rencontrer de jeunes femmes d'Aubervilliers, issues de la première, deuxième et troisième génération, telle est d'abord la mission de la metteure en scène Julie Bérès, se posant la question de l'invention – reconnaissance et naissance de soi.

Pour la création de *Désobéir*(2017) à la Commune d'Aubervilliers, Julie Bérès s'est mise à l'écoute des souvenirs de jeunes filles trop souvent absentes des scènes.

Trop souvent absentes car vues par l'extérieur – un monde policé, selon les normes occidentales -, comme porteuses d'un héritage culturel, cultuel, familial et social.

Comme dans une mise en abyme, ces jeunes souffrent d'abord d'un même héritage de l'intérieur, non seulement dans le cadre familial traditionnel, mais intimement. Ainsi, empêchées, bâillonnées symboliquement, et interdites d'être à soi, elles sont enfermées par la double peine, racisme et machisme, une assignation à résidence.

Désobéir revient donc à choisir si l'on consent ou non à de tels engrenages décisifs.

Le plateau devient un espace de parole libérée et d'expression de soi authentique, un parler vrai avec le public et avec soi, une manière de danse et de course ludique.

Interpellations, adresses au public et à la vie en général, chacune s'exprimant, libre.

La scène entre Arnolphe – un spectateur lit sa partition dans *L'Ecole des femmes*– et Agnès – les quatre jeunes femmes individuellement ou en chœur – est tout simplement savoureuse : elles se moquent et tournent en ridicule le discoureur.

Ce sont elles qui agressent verbalement, suivies par toutes les femmes du monde, contre les hommes abuseurs et vains, forts de leur puissance ancestrale illégitime.

Elles en arrivent même à casser le mur du lointain – trous, excavations et fissures.

Une jeune fille s'avance voilée sur le plateau et, sourire aux lèvres et peine au cœur, elle évoque la découverte de l'Islam, la trahison amoureuse, le poids des héritages.

Le cours d'Histoire-géographie lasse la collégienne car les cartes étudiées sont celles de Blancs – mer en bleu et continents où les bébés ont le ventre ballonné.

La révolte couve en elle, et elle se réfugie sur son mur Facbook où elle fait la connaissance d'un premier amour, un homme « de foi » qui la convertit et la trompe.

Retour à soi et à la maison, l'éprouvée garde l'Islam et transcende le mensonge subi.

Une autre raconte sa passion de la danse, hors des attentes familiales, se battant contre les préjugés qui n'accordent pas si aisément l'émancipation féminine. Une école de formation gagnée et bien menée, la jeune fille a trouvé sa raison de vivre.

Une troisième raconte les souffrances subies à l'intérieur d'une famille patriarcale – père et frères menant la danse, égrainant des interdits à épouse, à mère et à fille.

Quant à la quatrième jeune femme, de famille évangéliste, il lui a fallu supporter les lubies d'un père qui, d'incroyant est passé à la croyance subite et imposée à tous.

Mère en pleurs entre la fille et son père et qui assiste au « désenvoûtement » de la fille que le diable est certainement venu visiter, selon l'avis déterminé des parents.

Gouaille de l'énonciation et des joutes verbales, spontanéité de la gestuelle, danses et courses effrénées, selon la chorégraphie de Jessica Nolta, les interprètes s'amusent, ivres de s'être trouvées – miracle d'avoir réalisé ce mystère existentiel.

Ces miraculées qui se sont battues pour exister, Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, Séphora Pondi, enchantent le public de leur tonicité pétillante.

Véronique Hotte

Théâtre de la Cité internationale, 17 bd Jourdan 75014- Paris, du 13 novembre au 8 décembre, lundi, mardi, vendredi 20h, jeudi et samedi 19h. Tél : 01 43 13 50 50

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

17 NOVEMBRE 2018

Désobéir : l'échappée girl

17 novembre 2018 / dans À la une, Aubervilliers, Avignon, Bordeaux, Coup de coeur, Dijon, Evry, Guingamp, Les critiques, Nanterre, Paris, Strasbourg, Théâtre / par Stéphane Capron

Charmine Fariborzi, Lou-Adriana Bouziane, Hatice Ozer et Séphora Pondi photo Willy Vainqueur

Ces quatre jeunes comédiennes dans le vent décoiffent sur scène. *Désobéir* raconte la France métissée et plurielle d'aujourd'hui sur la base d'un travail documentaire récolté auprès de jeunes femmes à Aubervilliers. Un travail d'écriture et de restitution au plateau remarquable.

Désobéir est une pièce d'actualité créée en 2017 au Théâtre de la Commune. Lorsqu'elle est arrivée à la direction du CDN d'Aubervilliers, Marie-José Malis a lancé cette "collection dramatique" qui propose à des auteur.e.s et des metteur.e.s en scène de récolter la parole publique pour la transposer sur un plateau de théâtre. Certaines pièces deviennent des pépites comme cela a été le cas en 2015 pour *81 avenue Victor Hugo* d'**Olivier Coulon-Jablonka** – avec la présence sur scène de comédiens sans-papiers – qui a remporté un énorme succès avec ensuite une très belle tournée et une programmation au Festival d'Avignon en juillet 2016. *Désobéir* est la pièce d'actualité #9, elle a été créée en novembre 2017, elle poursuit aujourd'hui sa carrière.

La metteuse en scène **Julie Berès** et le dramaturge **Kevin Keiss** ont recueilli la parole de jeunes femmes issues de l'immigration rencontrées auprès de diverses associations d'Aubervilliers. De cette matière travaillée avec la romancière **Alice Zeniter**, ils ont conçu une trame dramatique, à laquelle se sont ajoutées les propres histoires des quatre comédiennes : **Lou-Adriana Bouziane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, Séphora Pondi**. Le résultat donne **une pièce magistrale** qui parle sans tabous de sexualité, de religion, des rapports femmes/hommes, des relations familiales. On évoque souvent ici le fait que le théâtre d'aujourd'hui n'est pas toujours très représentatif de la société française, à voir les réactions du public ado présent dans la salle, on peut dire que ***Désobéir* touche son but**.

La pièce s'ouvre sur le monologue poignant de Nour, jeune fille voilée, interprétée avec une sensibilité à fleur de peau par Hatice Ozer. Nour raconte comment elle s'est réfugiée dans la religion après avoir rencontré sur Facebook Hassan qui l'entraine sur la pente dangereuse de la radicalisation pour prendre "la défense des frères et des opprimés". 847 messages plus tard, Nour se rend compte qu'il est déjà marié. Elle ne franchit pas la ligne jaune, mais conserve son hijab. "*L'islam est plus grand que mes erreurs et ma colère*". Cette première scène est plus éclairante que n'importe quel témoignage ou reportage sur les effets nocifs de l'extrémisme religieux. A l'issue de ce monologue poignant, Hatice Ozer arrache nerveusement la moquette du plateau pour former un cratère au centre de l'espace. ***Désobéir* c'est crier sa rage. Ce que feront les autres comédiennes tout au long du spectacle.**

Charmine Fariborzi est une danseuse de hip-hop spécialisée en popping, qu'elle exécute dans des mouvements au ralenti de toute beauté, en racontant comme elle est parvenue à faire face à la violence de son père. Le personnage incarné par Lou-Adriana Bouziane explique avec beaucoup d'humour comment "*Le Coran n'est pas Harry Potter*". Quant à Séphora Pondi, elle met le feu sur le plateau, entrainant le public dans une socca danse endiablée et joyeuse. La comédienne, formée à l'ERAC, passée par le programme « 1er acte » de Stanislas Nordey est rayonnante. Elle glace le public quand elle interprète en anglais le fameux discours de Dakar de **Nicolas Sarkozy** écrit par **Henri Gaino**: « *l'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire.* […] *Le problème de l'Afrique, c'est qu'elle vit trop le présent dans la nostalgie du paradis perdu de l'enfance*. […] *Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine ni pour l'idée de progrès* ». Elle fait rire quand elle demande à un spectateur de lui donner la réplique dans le rôle d'Arnophle pour une scène de L'Ecole des femmes, et jouer ainsi le rôle d'Agnès que lui a promis un metteur en scène célèbre, avant de se raviser, par peur des réactions de voir le rôle confié à une actrice noire.

Ces filles ont "des couilles" comme elles le disent avec beaucoup d'humour dans le spectacle. A l'image de *F(l)ammes* d'**Ahmed Madani** qui a suscité un énorme enthousiasme depuis 2016, *Désobéir* est en passe de devenir un spectacle-culte. Le spectacle est en tournée pendant toute l'année 2019, et sera dans le Off à la Manufacture cet été à Avignon.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

18 NOVEMBRE 2018

Jusqu'au 8 décembre au Théâtre de la Cité Internationale

« Désobéir »

dimanche 18 novembre 2018

Depuis 2014, Marie-José Malis, la directrice du Théâtre de la Commune d'Aubervilliers confie à des artistes, metteurs en scène ou danseurs, la commande de partir à la rencontre des habitants de la ville pour mettre en scène leur vie, leurs désirs, leurs interrogations et de les faire éventuellement monter sur la scène. Avec ces *Pièces d'actualité* , le théâtre retrouve sa fonction d'agora.

La jeune metteuse en scène Julie Berès s'est vu confier une de ces Pièces d'actualité en 2017. Sur la question « Doit-on désobéir pour vivre ? » elle a sondé les rêves et les révoltes de jeunes femmes du 93, ce département si décrié. Elle en a retenu quatre, issues de la première, deuxième ou troisième génération de l'immigration, venues de Turquie, d'Iran, du Maroc. Deux prenaient la parole pour la première fois en public lors de la création, une sortait d'une école de théâtre et une avait fait du théâtre à l'Université. Toutes les quatre se débattent avec leurs désirs immenses et leurs désillusions, se débrouillent entre refus du poids des traditions et désir d'être fidèle à leur héritage culturel, parlent de leur rapport à la religion, à la famille, à l'amour, au sexe, à la justice, au racisme et à la violence.

Il a fallu tailler dans leurs propos, réagencer mais Julie Berès souhaitait conserver leurs mots, parfois crus, et leur spontanéité. Elle a été aidée par son dramaturge Kevin Keiss et par Alice Zeniter, Prix Goncourt des lycéens en 2017 avec *L'art de perdre.*

Ces quatre jeunes femmes ont dit un jour **non,** non au dévoiement de la religion par l'islamisme radical, non à l'éducation, qui ne laisse pas de place aux chemins de traverse, non au sexisme et au patriarcat. Sur ces sujets graves, leur fraîcheur et leur gouaille font merveille. Quand l'une d'elles inverse les rôles habituels et parle en termes crus du désir que la vue d'un bel homme exciterait chez les femmes et lui crie d'aller se couvrir, se voiler, la salle entre complètement dans le jeu. Rires et applaudissements éclatent. Leurs propos ne sont pas caricaturaux. La jeune black, à qui un metteur en scène dans l'enthousiasme d'un premier contact avait envisagé de confier le rôle d'Agnès dans *L'école des femmes* , est lucide mais pas amère sur l'échec de la proposition. On passe de Molière aux préférences sexuelles et de celles-ci à la dot. Sur chaque sujet leur approche est intéressante. A un imam qui défend la tradition et affirme que les parents de la jeune fille doivent payer une dot, même symbolique, dix euros par exemple, répond la révolte de la fille « je ne vaux pas plus qu'un kebab ? »

Monologues et moments choraux se succèdent à un rythme rapide où la chorégraphie joue un rôle essentiel. Que les quatre marchent avec détermination ou qu'assise sur une chaise l'une d'elles explique comment la déception amoureuse l'a fait échapper à un embrigadement dans l'islam radical, le travail sur le corps importe beaucoup. Celui réalisé avec la chorégraphe Jessica Noita enrichit la parole, permet d'incarner la colère, l'impatience, la rage, le désir sexuel et ajoute même de l'humour parfois. Il faut les voir parlant de l'oppression des femmes en dansant des épaules sans cesser de parler.

Les actrices (Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et Séphora Pondi) sont étonnantes, particulièrement Séphora Pondi qui avec un talent comique exceptionnel passe de la confidence à l'interpellation du public avec une tchatche très banlieusarde.

Lorsqu'on sort de la salle on sait que l'on a entendu des filles qui ne s'en laissent pas conter, des filles prêtes à défendre leurs idées en utilisant tous les arguments y compris l'humour, des victorieuses.

Micheline Rousselet

Lundi, mardi, vendredi 20h, jeudi, samedi 19h

Théâtre de la Cité Internationale

Refermer

17 boulevard Jourdan, 75014 Paris

Réservations : 01 43 13 50 50

Un Fauteuil pour L'Orchestre

18 NOVEMBRE 2018

Désobéir, mise en scène de Julie Berès, au Théâtre de la Cité Internationale

Nov 18, 2018 | Commentaires fermés sur Désobéir, mise en scène de Julie Berès, au Théâtre de la Cité Internationale

© Willy Vainqueur

fff article de **Toulouse**

Quatre jeunes femmes viennent griffonner sur un mur, comme signe manifeste et libertaire, « Désobéir ». Ainsi se revendique le début de ce spectacle. Conçu à partir de témoignages de femmes glanés dans les quartiers d'Aubervilliers, ce show sur-vitaminé et quasi-journalistique nous livre des fragments de vie étonnants, dessinant le portrait profond et plein d'aventure d'une jeunesse vivifiante et trop souvent évincée des plateaux de théâtre. On rend ici la parole à une génération oubliée et pourtant au combien dans le besoin de s'exprimer.

De la manière la plus simple et la plus directe, les quatre comédiennes nous transmettent des récits tout aussi beaux qu'inquiétants. A chaque part d'ombre on y trouve une part de lumière. C'est ici toute la subtilité de ce spectacle qui ne tombe pas dans un militantisme fade, mais sait ouvrir de légères brèches pleines de nuances, et écarter l'univoque ou le conforme afin de faire débat et d'approcher au plus près de la vérité. Elles quatre convoquent une kyrielle de sujets transpirants une actualité cruelle, comme la question du choix religieux, de l'immigration, ou encore du racisme. C'est aussi et surtout du sort de la femme dont on nous parle de manière tout à fait sensible. Il ne s'agit pas d'un féminisme gênant et clivant, mais bien celui d'une prise de conscience intelligente et engagée. En passant par beaucoup d'humour, Julie Berès fait de son spectacle une proposition éminemment accessible et universelle tout en laissant le spectateur intranquille. Il est si beau par ailleurs de voir une salle de théâtre métissée, plein de jeunes gens, rire sans plus se tenir.

Il faut dire que ces quatre jeunes comédiennes, qui sont à nos yeux de grandes promesses pour le théâtre et qui sont à suivre sans nul doute, captent avec beaucoup de finesse l'endroit de jeu où nous avons allègrement envie de les suivre. D'une énergie folle et d'une générosité rare, elles portent à la fois l'élégance et la rage d'une Beyoncé. On ressort de ce spectacle avec un enthousiasme fort et une envie solidaire de soulever le monde.

ALORS

20 NOVEMBRE 2018

Désobéir

Théâtre de la cité internationale - jusqu'au 8 décembre 2018 - de et mis en scène par Julie Berès - avec Lou-Adriana Bouziane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et Séphora Pondi - (c) Willy Vainqueur

Synopsis copier-coller

« Comment s'inventer soi-même ? ». Telle était la question lancinante qui habitait Julie Berès lorsqu'elle partit à la rencontre de ces jeunes femmes d'Aubervilliers et des alentours, issues de la première, deuxième et troisième générations de l'immigration. À travers leurs souvenirs les plus intimes, elle dresse ici le portrait remarquable d'une jeunesse trop souvent absente de nos représentations et des plateaux de théâtre. Une jeune fille voilée s'avance sur le plateau. Elle nous raconte son histoire. La découverte de l'islam, la trahison amoureuse, le poids des héritages. Puis ce sera le tour de trois autres, toutes aussi révoltées, drôles, touchantes et singulières. Leurs témoignages se croisent et se répondent, nous laissent enfin entrapercevoir l'envers du décor.

Alors ?

Une grande salle, dépouillée d'accessoires, offre un plateau rigoureusement géométrique.Les néons se succèdent à intervalles réguliers. Le scotch déposé au sol forme des carrés. Des enceintes sont sobrement disposées au fond de la scène. Seule une chaise noire, installée côté cour, vient casser l'harmonie mathématique du plateau. Elles font une entrée fracassante, le regard fixe, les pas assurés, la trajectoire marque leur territoire, telle un gang, détériorant le mur pour y laisser apparaître un mot : désobéir. Une à une, elles vont se confier au public. Leurs langues se délient. Elles questionnent leur rapport à la religion, aux hommes, à la tradition, à la famille ou encore à leur sexualité. Elles partagent la même volonté de ne plus être enfermées dans des codes sociaux, culturels ou même psychiques. Les histoires sont celles de leur émancipation, de leur déclic, de leur quête de liberté. Elles sont sorties d'une situation pour assumer une nouvelle situation pas plus confortable. Une véritable leçon. Clairvoyant, le feu dans la peau, intelligent, on en ressort affranchi.

La petite phrase

"C'était une civilisation qui avait beaucoup d'avenir... Je ne dis pas qu'elle a du retard maintenant !"

Contre-indication

- Vous buvez chaque mot du discours de Dakar
- Le hip-hop n'est pas votre tasse de thé.

Pour étaler la confiture

Julie Berés, qui a conçu et mis en scène le spectacle, s'est inspirée de la méthode d'écriture chorale à partir d'entretiens, technique portant le nom de l'écrivaine béliorusse Svetlana Alexievitch.

20 NOVEMBRE 2018

Désobéissance swag

Par Ysé Sorel

20 novembre 2018

© Willy Vainqueur

Elles font l'effet d'une bourrasque : elles ébouriffent, elles s'arrachent, elles se lâchent ; on s'esclaffe, on s'attache, jamais on ne se lasse. Quel vent de liberté souffle dans le théâtre lorsque ces quatre jeunes femmes entrent avec la détermination d'une tempête, comme par effraction mais sans discrétion… joyeuse compagnie des Cambrioleurs !

L'énergie cadencée du quatuor laisse ensuite place à la sobre confession d'une conversion à un islam rigoriste, jusqu'à la trahison des idéaux mais non de la foi, puis au récit d'une rébellion face à un père iranien à la main lourde, et au salut dans la danse. Le plateau, illustrant la traversée du désert, devient alors piste propice à l'exultation des corps, et se retrouve de nouveau investi par un appétit de vivre réjouissant. Le spectacle navigue ainsi habilement du singulier au collectif, du morceau de bravoure aux moments de réflexion partagée, où à la vivacité des échanges répond la sagacité des remarques. Ce joli méli-mélo, sans trop de mélo, fait des drames petits et grands de ces jeunes existences, dresse alors un portrait kaléidoscopique d'une génération vivant sous l'œil du smartphone. À quoi rêvent les jeunes filles ? Et toi mon cœur, pourquoi bats-tu ?

À travers des bribes de vie et des anecdotes, se tirent alors des fils : famille, tradition, religion, sexe, rapport à l'avenir ; ils se nouent et se dénouent au cours du spectacle, comme autant de navettes entre les personnages. L'une relate les cérémonies aux accents païens dans sa famille évangéliste en Normandie, l'autre son rapport au Coran comme livre de chevet, encore toute échevelée par une danse frénétique ; certaines ont la foi, d'autres non, et chacune a son avis et ses envies. Les récits ont cependant en commun d'être ceux d'une émancipation – émancipation qui passe par la danse, par les livres, par le chant. Toutes se cognent en effet aux assignations, aux attentes, au patriarcat, comme elles frappent dans ce mur en fond de scène qui les matérialisent : avec l'énergie des rebelles, la fougue des conquérantes.

Elles conjuguent alors chacune à leur manière l'infinitif du titre – « Désobéir » –, et la scène devient le lieu d'un partage d'expérience métissé, où l'intime a l'éclat du politique, où le quotidien la force de frappe du tragique. On rit beaucoup aussi, charmé-e-s par la verve de leur verbe, lorsque par exemple elles interpellent un spectateur acceptant d'incarner Arnolfe – enfin il est plutôt désigné *manu militari*. L'une des comédiennes relate en effet comment, elle qui avait pourtant brillamment réussi une audition pour le rôle d'Agnès dans « L'École des femmes », se voit finalement retirée le rôle. Le metteur en scène craint que son interprétation dramaturgique de la pièce ne soit trahie par un élément risquant d'être abusivement signifiant : le fait qu'elle soit noire. Cela lui collera donc toujours à la peau ? Le récit se transforme en *re-enactment* de la scène, comme pour en faire un micro-catharsis. Face à cette injustice les quatre actrices deviennent chœur battant et font front commun face au pauvre Géronte. Elles réussissent alors à travers ce *show* à attiser un sujet brûlant sur les planches des théâtres français, tristement uniformes, tout en conservant la flamme de l'humour. On remarquera d'ailleurs que trois de ces désobéissantes, d'origine iranienne, turque, camerounaise, ont participé à l'initiative Premier du metteur en scène Stanislas Nordey au Théâtre National de Strasbourg, en faveur de la diversité sur les plateaux.

Notons aussi que cette volonté de faire du théâtre la caisse de résonance d'autres voix est un des points de départ du spectacle, qui s'inscrit dans les « pièces d'actualité » organisées par La Commune, qui entendent partir de la vie des habitants d'Aubervilliers et par là redonner un rôle au théâtre dans la cité. Julie Bérès, dont on connaissait plutôt le goût de la métaphore et des « fictions oniriques », et son allié Kévin Keiss sont donc allées en quête de témoignages auprès de la population. À partir des résultats, proches du verbatim, l'écrivaine Alice Zeniter a ensuite écrit le texte, également fortement influencé par les parcours des quatre comédiennes. La démarche fait songer au film « Swag » de Kevin Pollak, ou plus récemment à « Premières solitudes » de Claire Simon. Mais, servie par un dispositif et une scénographie simples et justes, s'ajoutent ici d'autres dimensions : non seulement la troisième, charnelle, mais aussi la jouissance et la force de déflagration de la scène. Le plateau devient ainsi pour ces jeunes femmes un véritable lieu d'*empowerment*, où elles désobéissent, certes, mais où surtout elles acquiescent à leurs désirs.

lePariisien.fr

20 NOVEMBRE 2018

Théâtre : « Désobéir », ode aux rebelles

Culture & Loisirs > Sortir en région parisienne | Valentine Rousseau | 20 novembre 2018, 17h16 | 0

Désobéir, pièce d'actualité de Julie Berès. Willy Vainqueur

A A

Julie Berès a monté une pièce coup de poing, Désobéir. Ou comment conquérir son identité en se libérant du carcan familial. A la Cité Internationale (Paris, XIVe) jusqu'au 8 décembre 2018, puis dans la foulée à Aubervilliers (93).

La pièce s'ouvre sur une jeune femme voilée, pleine de colère en quête de sens à sa vie. Elle se termine par des propos salaces entre filles. La pièce de Julie Berès, Désobéir, envoie valser les traditions, flanque quelques uppercuts aux pères rigides et libère la parole des jeunes femmes issues de l'immigration. Sur scène, pas de décor ni de costumes, mais des textes d'aujourd'hui pour du théâtre d'actualité.

Julie Berès a collecté durant six mois la vie de jeunes femmes, « toutes issues de l'immigration de 2e ou 3e génération ». «Elles expriment pour beaucoup du dégoût par rapport au consumérisme, au libéralisme. Elles ont le sentiment que la société n'a pas besoin d'elles.»

Sur scène, quatre de ces jeunes femmes jouent leurs vies mêlées à des pans d'autres vies. Ces comédiennes, qui dansent aussi, s'imposent en indignées qui ont dû dire « non » pour se construire. Charmine, la rebelle bagarreuse, a été virée de tous les collèges. Elle était frappée par son père depuis son enfance — « pour mon père, je devais exister en miniature ». Et a choisi la danse comme issue de secours. Sur scène, elle excelle dans le popping, du hip hop saccadé.

Willy Vainqueur

Lou arrive sur scène voilée (elle emprunte la vie d'une autre). Au collège, elle déversait sa honte, sa tristesse sur son mur Facebook. Un mystérieux Hassan saute sur cette détresse, lui envoie 847 messages. Naissance d'un amour virtuel, promesse d'un mariage. Elle arrête les « jupes courtes et les slims qui la transformaient en boule à facettes ». Mais quand elle découvre qu'Hassan a filé en Syrie, qu'il est déjà marié, elle coupe les ponts. « Qu'il fasse sa guerre indigne tout seul ! »

Séphora, d'origine camerounaise, n'en pouvait plus des loyers impayés de son père évangéliste qui réveillait la famille la nuit pour prier et déménageait à cause des dettes. « Les gens ont encore plus peur des pauvres que des étrangers », lance-t-elle, capable de déclamer du Molière, de jouer l'hystérique et de parler avec des « ouech » de cité. Elle a trouvé refuge dans les bibliothèques et est entrée en école de théâtre. Lumineuse et drôle.

La galerie de personnages pose la question : comment s'inventer soi-même ? Ces jeunes femmes crachent des « non » aux volontés du père, aux injonctions de la société, aux traditions. Elles se sont opposées pour savourer la liberté de danser, d'écrire, de jouer, de prier. Sur scène, elles débattent du port du voile, de la soumission, de leur insulte préférée, de leurs faiblesses. Elles se collent en dansant, semble parfois former un seul être à plusieurs voix. Désobéir est une ode au courage d'être soi.

NOTE DE LA RÉDACTION : 4/5

Du 13 novembre au 8 décembre au théâtre de la Cité Internationale, 21 A bd Jourdan (XIVe). Lundi, mardi et vendredi à 20h, jeudi et samedi à 19h. De 7€ à 23€. www.theatredelacite.com. Puis du 13 au 21 décembre à La Commune -Centre dramatique national Aubervilliers (93).

pariscope
Paris Ile-de-France

20 NOVEMBRE 2018

Désobéir pour ne pas mourir à petit feu, quatre ados brûlent les planches

Sous la houlette de Julie Berès, quatre ados de banlieue issues de l'immigration s'emparent du plateau par la parole et la danse, dopées à la fougue de la jeunesse autant qu'à l'envie d'en découdre avec toute forme de stigmatisation réductrice, et c'est un bain de jouvence, d'intelligence et d'énergie communicative !

© Willy Vainqueur

Faire de la désobéissance, de la parole non lissée, du coup de pied dans les préjugés, de l'indiscipline de la pensée, du corps révolté, le terreau pour regarder autrement la société, l'époque, sa complexité intrinsèque, ses contradictions, sa jeunesse souvent tue ou trop facilement étiquetée. "Désobéir", ce spectacle est né d'une autre manière de pratiquer le théâtre, impulsée par les commandes régulières de Marie-José Malis à la tête de la Commune, CDN d'Aubervilliers, intitulées "Pièces d'Actualité", nourries par la volonté de rompre avec l'entre-soi du théâtre, de s'inscrire dans le territoire, d'aller à la rencontre des gens du coin, d'ici, des voisins, pour générer une création ancrée, connectée à la réalité mitoyenne, juste là, de l'autre côté des portes du théâtre. Que le théâtre ne soit pas une forteresse imprenable, que l'institution ne laisse pas la moitié de la population sur le carreau, que nos plateaux soient des lieux où le monde se partage, que nos utopies ne soient plus seulement dans nos têtes mais dans nos tentatives concrètes.

C'est ainsi que Julie Berès, forte de cette proposition aux airs de mission, a choisi de se tourner vers des jeunes femmes issues de l'immigration, première génération, deuxième génération, troisième génération, et d'engager le dialogue, d'écouter, de recueillir confidences, témoignages, expériences, coups de gueule et confessions, doutes et contradictions, mettant en jeu famille, religion, amour, rapport au monde et réseaux sociaux, couleur de peau et rôles assignés. Des paroles sans fard, brutes de décoffrage, des souvenirs, des anecdotes, qui viennent dessiner des portraits complexes, multi-facettes, tracer des chemins de vie tortueux, des histoires douloureuses mais jamais plombantes, et surtout faire éclore des personnalités de femmes puissantes à l'orée de leur vie d'adulte, des femmes intelligentes, en pleine possession de leurs moyens, pleinement aptes à faire des choix par elles-mêmes, à s'emparer de leur propre destin. Le plateau devient la tribune de leur impertinence, l'exutoire de leurs incompréhensions, le tremplin pour leur élans de rébellion, la piste de danse pour exprimer leur énergie ravageuse, leur joie d'être là, leur force à la fois personnelle et collective.

Les quatre interprètes, Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer, Séphora Pondi, sont toutes formidables, drôles, effrontées, culottées, explosives, elles portent haut et fort ces monologues passés par le montage et le réagencement d'Alice Zeniter et Kevin Keiss, soucieux de garder leur verve, leur gouaille, la parole dans son jus, pour ne pas trahir ce qui fait la moelle de ces filles-là, leur liberté d'expression, autorisée par ce plateau-monde où tout est permis, même parler cul en public. Car ici les tabous, qu'ils soient liés au sexe ou religieux, volent en éclat. Ce qui importe c'est de dire sa vérité, toute nue, toute crue, de ne pas l'édulcorer, pour nous rappeler qu'elle est multiple, diffractée, mouvante et qu'elle n'appartient à personne. On sort de là interpellé, galvanisé et plus confiant dans l'avenir de notre société.

Par Marie Plantin

Désobéir

Du 13 novembre au 8 décembre 2018
Au Théâtre de la Cité Internationale
17 Boulevard Jourdan
75014 Paris

Du 13 au 21 décembre 2018
Au Théâtre de la Commune
2 Rue Edouard Poisson
93300 Aubervilliers

l'Humanité DIMANCHE

29 NOVEMBRE 2018

« DÉSOBÉIR »

CECI EST MON CORPS, MON RÊVE ET MA RÉVOLTE

Né d'un minutieux travail d'enquête en Seine-Saint-Denis, « Désobéir » est une pièce éminemment politique autour du désir, de la spiritualité et de l'oppression. La parole restituée de jeunes femmes issues de l'immigration, nourrie et servie par des comédiennes remarquables.

On pourrait croire à une marche militaire, revue et corrigée. En effet, sur un plateau noir et dépouillé, quatre femmes vêtues de leurs habits quotidiens en guise d'uniformes dépareillés se suivent à pas plus ou moins coordonnés. Aucune n'appartient à la Grande Muette. Pourtant, ces civiles sont de véritables combattantes, dont les témoignages à venir s'apprêtent à bousculer nos certitudes sur la religion, la domination masculine et le corps féminin. Très vite, dans un élan rageur, elles s'attaquent au mur pour y graver « Désobéir », le titre slogan d'une pièce renversante.

DANSE, RAGE ET DIGRESSIONS

L'une des protagonistes se plante devant le public. Elle est voilée. Derrière elle, son image pixellisée apparaît en direct. Avec des mots simples, elle raconte la prise de conscience de son ras-le-bol des révoltes de salon et sa rencontre, sur un réseau social, avec l'affable et disponible Hassan. La deuxième a survécu aux coups de son père et à l'internement en affirmant sa part masculine et en dansant inlassablement pour transcender sa rage et s'extirper d'un environnement familial coercitif. La troisième évoque son enfance de Normande évangéliste et Agnès, le rôle de « l'École des femmes » qui lui était dévolu avant de lui échapper pour d'obscures raisons politiques. Ce pan du récit entraîne d'ailleurs la pièce dans une digression participative cocasse et inattendue. Enfin, la dernière revendique avec candeur et détermination son goût pour le Coran et la viande de porc.

Créé au Théâtre de la commune d'Aubervilliers en 2017, « Désobéir » est inspiré de rencontres avec des femmes de Seine-Saint-Denis issues de l'immigration. L'œuvre est également nourrie de l'écriture du dramaturge Kevin Weiss et de la romancière Alice Zeniter, et étoffée des apports personnels des quatre incroyables comédiennes. Elles campent avec une énergie communicative et une force explosive des personnages troublants et insaisissables, dont le discours autour du désir, de la vie spirituelle et de l'oppression masculine nous hante bien après la fin de cet enthousiasmant spectacle. ★

M. M.

« DÉSOBÉIR ». MISE EN SCÈNE DE JULIE BÉRÈS. Au Théâtre de la cité internationale (Paris) jusqu'au 8 décembre. À Aubervilliers (93) du 13 au 21 décembre. Les 25 et 26 janvier à Cergy-Pontoise (95). En tournée jusqu'en juillet. Dates sur le site de la compagnie : lescambrioleurs.fr

Libération **Vendredi** *30 Novembre 2018*

Les témoignages recueillis racontent l'asservissement des jeunes filles par la religion, la famille ou les stéréotypes.
PHOTO WILLY VAINQUEUR

«Désobéir», quatuor libéré des carcans

Quatre jeunes filles d'Aubervilliers brillent par leur liberté de parole dans la pièce documentaire que leur consacre la metteure en scène Julie Berès.

C'est une «pièce d'actualité» telle qu'en commande depuis quelques saisons le Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) à des artistes en leur posant cette question: *«La vie des gens d'ici, qu'est-ce qu'elle inspire à votre art?»* Une petite forme – peu de décor, peu de moyens –, jouée l'année dernière, qui a monté en puissance depuis sa création à la Commune, que les théâtres s'arrachent, et qui suscite un emballement sur les réseaux sociaux. Le public venu de tous horizons interagit avec les quatre actrices – Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Ozer et Sephora Pondi – qui, chaque soir, élargissent l'espace et l'amplitude de leur jeu. C'est donc un spectacle sur les vertus de la désobéissance qui échappe cependant aux bons sentiments et au moralisme, et un sujet plombant – l'asservissement des jeunes filles par la religion, la famille ou les stéréotypes, et comment s'en extraire – qui se révèle extrêmement joyeux grâce à l'aisance et la vitalité des interprètes, qui ne cachent pas leur plaisir d'être sur scène.

Guerrières. La metteure en scène Julie Berès joue sur une ambiguïté: interprètent-elles ou non leur propre rôle? Ou sont-elles simplement des jeunes actrices et une danseuse (Charmine Fariborzi) très douées, qui s'emparent de la vie des autres? Eh bien tout à la fois, et ce qui importe est comment les mots ricochent dans les quatre corps presque encore adolescents, et font surgir, à travers la multitude des voix, des vérités mobiles. Les quatre jeunes

femmes entrent sur scène par la salle, groupées, comme des guerrières. Et tout à coup, Nour (Hatice Ozer) est seule face à la scène pour raconter comment elle est entrée en religion contre l'avis de ses parents, et a été bernée par un fiancé lointain déjà marié. Nour, ou son interprète – on ne doute pas qu'elles se confondent –, a un visage doux et elle sourit tout le temps. Ce qui pourrait s'apparenter à un témoignage journalistique est reçu dans sa singularité.

Saccades. Julie Berès, qui a collecté pendant un an une multitude de récits avant d'en concevoir un collage avec l'aide des écrivains Alice Zeniter et Kevin Keiss, a bien fait de situer ce monologue à l'orée de son spectacle qui ne cessera de se complexifier. Ce qui frappe dans sa mise en scène est qu'avec un rien elle parvient à créer des intensités, des contrastes, un genre de sophistication, une ombre chinoise, une extraction du sol sur le plateau, si bien que chacun des aveux s'apparente à une fouille archéologique, trésor douloureux qu'il faut à la fois garder et transformer. Il y a Charmine qu'on enferme dans une chambre en hôpital psychiatrique jusqu'à ce que la danse la sauve, et son interprète, qui commence à parler en dansant sous forme de saccades, percute la scène de son énergie. Ou Sephora, qui raconte comment sa peau noire lui a interdit à jamais le rôle d'Agnès dans *l'Ecole des femmes*, alors même qu'elle avait été choisie par le metteur en scène. Ou encore Hatice, iranienne, plus libre selon son père *«que tous les hommes de la famille»*, et c'est un reproche. Le spectacle procède par strates et intersections, avec un point d'acmé, quand les quatre actrices réinterprètent donc cette Agnès interdite.

ANNE DIATKINE

DÉSOBÉIR
m.s. JULIE BERÈS Théâtre de la Cité internationale, 75014, jusqu'au 8 décembre. Et du 13 au 21 décembre à la Commune à Aubervilliers (93), du 9 au 19 mai à Paris-Villette, 75019.